

## Le Père du Tertre

Volume 4, Number 3, août 1968

Chateaubriand et ses précurseurs français d'Amérique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036333ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036333ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this document

(1968). Le Père du Tertre. *Études françaises*, 4(3), 293–296.

<https://doi.org/10.7202/036333ar>

## LE PÈRE DU TERTRE

Un dominicain, le P. du Tertre (1610-1687), s'est fait, avant son frère en religion le P. Labat, l'historiographe des Antilles. Il y a séjourné dix-huit ans, de 1640 à 1658, et en a publié l'*Histoire générale* en 1667. Si Labat, par sa verve sarcastique, offre assez d'intérêt littéraire pour avoir été réédité de nos jours, du Tertre vise plutôt à l'exactitude: il s'exprime en « témoin oculaire », avec, dit-il, « le soin particulier de rejeter tout ce qui m'a paru douteux ». Chateaubriand l'a lu et le cite. Il y trouvait une fois de plus l'éloge des Sauvages, de leur « physionomie rude et mélancolique », de leur simplicité naturelle. Nous reproduisons un de ses chapitres le plus caractéristiques à cet égard.

### *L'homme à l'état de nature*

Les Sauvages de ces Isles sont les plus contents, les plus heureux, les moins vicieux, les plus sociables, les moins contrefaits, & les moins tourmentez de maladies, de toutes les nations du monde. Car ils sont tels que la nature les a produits, c'est à dire, dans une grande simplicité & naïveté naturelle: ils sont tous égaux, sans que l'on connoisse presque aucune sorte de superiorité ny de servitude; & à peine peut-on reconnoître aucune sorte de respect, mesme entre les parens, comme du fils au pere. Nul n'est plus riche, ny plus pauvre que son compagnon, & tous vnaniment bornent leurs desirs à ce qui leur est vtile, & précisément nécessaire, & méprisent tout ce qu'ils ont de superflu, comme chose indigne d'estre possédée.

Ils n'ont point d'autre vestement, que celui duquel la nature les a couverts. On ne remarque aucune police parmy eux: ils vivent tous à leur liberté, boivent & mangent quand ils ont faim ou soif, ils travaillent & se reposent quand il leur plaist: ils n'ont aucun soucy, ie ne dis pas du lendemain, mais du desjeusner au disner, ne peschant ou ne

chassant que ce qui leur est précisément nécessaire pour le repas present, sans se mettre en peine de celui qui suit. aymant mieux se passer de peu, que d'acheter le plaisir d'une bonne chere avec beaucoup de travail.

Au reste, ils ne sont ny velus ny contrefaits : au contraire, ils sont d'une belle taille, d'un corsage bien proportionné, gras, puissans, forts & robustes, si dispos, & si sains, qu'on voit communément parmy eux des vieillards de cent ou six vingts ans, qui ne sçavent ce que c'est de se rendre ny de courber les épaules sous le faix des vieilles années, & qui ont fort peu de cheveux blancs, & à peine le front marqué d'une seule ride.

Que si plusieurs ont le front plat & le nez camus, cela ne provient pas d'un defaut de nature, mais de l'artifice de leurs meres, qui mettent leurs mains sur le front de leurs enfans pour l'aplatir & l'élargir tout ensemble, croyant que par cette imposition de mains, ces pauvres petits reçoivent toute la beauté de leurs visages ; & parce que cette premiere figure imprimée dès la naissance de l'enfant changeroit avec l'âge : les meres tiennent fort souvent leurs mains appliquées dessus le front de leurs petits, de peur qu'elle ne change.

Les Chassieux, les Chauves, les Boiteux, & les Bossus, y sont tres-rares. Il s'y rencontre peu de frisez, mais pas un seul qui ayt les cheveux blonds ou roux, haïssant extrêmement ces deux sortes de poil. La seule couleur du cuir les distingue d'avec nous ; car ils ont la peau bazanée comme la couleur d'olive, & mesme le blanc des yeux en tient un peu.

Plusieurs ont asseuré que cette couleur ne leur estoit pas naturelle, & que naissans blancs comme les Europeans. ils ne deviennent ainsi bazanez qu'à force de se peindre & se froter du Roïcou. Mais une preuve manifeste de la fausseté de cette proposition, est que nous avons quantité d'enfans Sauvages parmy nous, sur lesquels on n'a jamais appliqué aucune de ces couleurs, qui neantmoins ne laissent pas d'estre bazanez comme les autres.

Ils ont le raisonnement bon, & l'esprit autant subtil que le peuvent avoir des personnes. qui n'ont aucune

teinture des lettres, & qui n'ont jamais esté subtilisez & polis par les sciëces humaines, qui bien souvent en nous subtilizant l'esprit, nous le remplissent de malice : & ie puis dire avec verité, que si nos Sauvages sont plus ignorans que nous, qu'ils sont beaucoup moins vicieux, voire mesme qu'ils ne sçavent presque de malice que ce que nos François leur en apprennent.

Ils sont grands rêveurs, & portent sur leurs visages une physionomie triste & melancolique. Ils passent des demy-journées entieres assis sur la pointe d'un roe, ou sur la rive, les yeux fichez en terre ou dans la mer, sans dire un seul mot. Ils ne sçavent ce que c'est de se promener, & rient à pleine teste, lors qu'ils nous voyent aller par plusieurs fois d'un lieu à l'autre sans avancer chemin, ce qu'ils estiment pour une des plus hautes sotises qu'ils ayent pû remarquer en nous.

Ils se piquent d'honneur, mais ce n'est qu'à nostre imitation, & depuis qu'ils ont remarqué que nous avons des personnes parmy nous, ausquelles nous portons beaucoup de respect, & déferons en tout : Ils sont bien aises d'en avoir de semblables pour Comperes, c'est à dire pour amis, desquels ils prennent en mesme temps le nom, pour se rendre plus recommandables, & leur font porter le leur, & taschent aussi pour cette mesme fin de les imiter en quelque chose.

Vn jour un des plus anciens de la Dominique, nommé Amichon, ayant veu Monsieur le Gouverneur de la Martinique, avec un grand mouchoir à la matelote autour de son col, que nous appellons communément *Cravatte*, il crût avoir chez soy dequoy se faire considerer, en imitant son Compere, c'estoit le lezé d'une vieille toille, d'une voile de Chaloupe, de laquelle il se fit deux ou trois tours au col, laissant pendre le reste devant soy. Il vint à la Guadeloupe en cét équipage, où il appresta à rire à tous ceux qui le virent ainsi ajusté. Ie m'enquis bien serieusement de luy, pourquoy il s'estoit ainsi accōmodé, & il me répondit d'un ton fort grave & sérieux, que c'estoit cōme son Compere du-Parquet. Mais en verité, quelques grands desirs qu'ils ayent d'estre honorez, ils n'ont pas de point d'honneur que l'interest d'un petit cousteau, d'un grain de cristal,

d'un verre de vin, ou *de brusle ventre* (c'est ainsi qu'ils appellent l'eau de vie) ne leur fasse fouler aux pieds.

Ils sont d'un naturel benin, doux, affable, & compatissent bien souvent, mesme jusqu'aux larmes, aux maux de nos François, n'estant cruels qu'à leurs ennemis jurez.

(*Histoire générale des Antilles*, Paris, Jolly, 1667, t. II, p. 357-359.)